

demande permanente de reconnaissance de l'institution et la méfiance à son égard, liée à la crainte d'une perte de son autonomie. Pour analyser la dimension contestataire des travaux de la commission, l'A. utilise judicieusement la figure de « sectarisation » du catholicisme contemporain, empruntée à Jean Séguy, longuement cité (une des citations, malencontreusement tronquée, introduit cependant un contresens dans la pensée de Séguy, lorsqu'il se réfère à Peter Berger, p. 94). La commission a une fonction d'étude et d'alerte, mais aussi de groupe de pression, auprès de l'institution ecclésiastique. Sa tendance critique lui vaut d'être accusée d'indignations sélectives par le catholicisme conservateur. Elle exerce un « magistère de la parole » (p. 98) et produit de très nombreux documents sur des thèmes très variés. Elle souffre cependant du manque de renouvellement de ses membres. À partir des années 1980, la commission s'inscrit davantage dans le réseau international (surtout européen) des commissions Justice et Paix et dans des collaborations avec des mouvements catholiques et des instances protestantes, en particulier sur les thèmes de l'immigration et des ventes d'armes ou dans des groupes de travail sur l'Amérique latine, l'Afrique, l'Asie et le Proche-Orient. Le thème de l'Europe émerge à partir de 1989, alors qu'une nouvelle génération de membres pousse le thème de la médiation. L'A. compare les relations entretenues avec les pouvoirs publics par les commissions Justice et Paix allemande et française. En matière d'aide au développement, les Églises allemandes sont « considérées comme des intermédiaires qualifiés entre pouvoirs publics et interlocuteurs locaux » et leur réseau est utilisé par le ministère de la coopération. L'efficacité reconnue des Églises facilite la mise en place de liens assez étroits avec les acteurs politiques qui peuvent en retour limiter leur autonomie. À l'inverse, en France, le travail des Églises est beaucoup moins reconnu et la prégnance de la polarité droite-gauche marque les débats y compris dans les thèmes abordés par la commission.

La troisième partie articule les trois thèmes centraux des études produites par la commission dans la perspective du développement d'une éthique des relations internationales : le développement et l'approche économique (pays pauvres, placements financiers, dette, nouvel ordre économique international), la paix (commerce des armes, dissuasion) et les droits de l'homme (apartheid, immigration, pays du bloc de l'Est). La commission aborde ces sujets avec une constante difficulté à trouver un équilibre entre l'expertise et le militantisme.

La mise en forme de l'ouvrage, qui renvoie certes plus à la maison d'édition qu'à l'A., ne facilite pas la lecture : présentation non uniformisée des notes et des références, nombreuses coquilles, répétitions d'une partie à l'autre. L'ouvrage s'adresse à des lecteurs connaisseurs de l'histoire contemporaine du catholicisme français, mais quelques informations supplémentaires sur les inscriptions professionnelles, idéologiques et militantes des acteurs auraient été utiles ; de même l'explicitation des sigles des organismes catholiques mentionnés dont une partie n'est pas développée. Enfin, on peut regretter l'absence de bibliographie générale (et le faible nombre de références dans les notes), dans une collection qui a pour vocation de publier des recherches universitaires. Des références à des travaux portant sur le catholicisme français et sur ses mouvements dans cette période auraient pourtant pu avantageusement éclairer le contexte.

Cette monographie est cependant un apport précieux à l'histoire contemporaine du catholicisme français, touchant à la fois à la réception du Concile, à la gestion du pluralisme interne au catholicisme, à la recherche d'une forme d'expertise catholique et à ses relations au monde politique, intellectuel et militant.

Anne-Sophie Lamine.

128.31

MARCHISIO (Roberto).

**Sociologia delle forme religiose. Organizzazioni e culture dalle teorie classiche alla ricerca contemporanea.** Rome, Carocci, 2000, 171 p.

L'ouvrage est bref vue l'étendue des problèmes soulevés et des parcours bibliographiques impliqués. La réflexion trouve son point de départ dans la dichotomie wébérienne secte-Église et dans ses prolongements troeltschiens (type « mystique » ou « spiritualisme ») en particulier. À l'arrivée, le lecteur se retrouve – étonné – dans la nébuleuse du New Age.

Classiquement l'ouvrage débute par des tentatives de définition : religion – au singulier, comme si cela existait quelque part, ou partout, éternellement semblable à soi-même – ; formes religieuses aussi, etc. La pluridimensionalité de l'objet (ou du sujet ?) religieux une fois acquise (affirmée en fait), R.M. annonce qu'il consacre son livre à une de ses dimensions, à savoir l'organisation religieuse.

Il écrit : « Dans notre perspective, l'organisation du concept de religion apparaît comme l'espace dans lequel les diverses modalités de la religion (croyances, expériences, pratiques,

appartenances) se rendent visibles comme le modèle qui exprime et représente les aspects de la religiosité, où les contenus sont fixés en formes où l'énergie du sacré s'est en quelque sorte cristallisée et les domaines de l'intériorité se sont objectivés et extériorisés » (p. 11). On ne saurait mieux annoncer une recherche de nature phénoménologique.

À plusieurs reprises, l'évocation-invocation de Joachim Wach et le souci omniprésent de sauver l'expérience des scléroses accoutumées à l'organisation confirment notre impression. Mais l'auteur protège la pureté (scientifique, en quelque sorte) de son projet en citant une foule de chercheurs universitaires qui, enclins à ne pas noyer le « vécu religieux » (individuel) dans les organisations du même religieux recourent à des formules opposant « religion chaude » et « religion en conserve ». Ainsi de R. Bastide, qui, pas plus que H. Desroche et D. Hervieu-Léger également cités, ne sauraient passer pour phénoménologues. L'utilisation ici faite, dans le même sens, des travaux de P. Berger et T. Luckmann ne manque pas d'intérêt pourtant.

On l'a déjà souligné, ce départ théorique de l'ouvrage est pris de Max Weber et de sa dichotomie secte-Église ; de fait, R.M. est spécialement intéressé par le sort réservé par la suite à certains aspects des apports de E. Troeltsch à la typologie des groupes religieux selon M. Weber, en particulier à l'invention du « troisième type » : « mystique » ou « spiritualisme ». En effet, c'est par le biais de la fécondité – ambiguë sans doute selon nous – de ce concept que R.M. va aller là où il voulait aller, à savoir l'inclusion de la mouvance mystico-ésotérique actuelle ('New Age' dans ses variétés organisées peu ou prou) dans un cadre explicatif aujourd'hui largement accepté.

Le travail de R.M. passe en revue, avec une scrupulosité érudite mais non moins pesante parfois, les travaux nombreux qui, de H. Richard Niebuhr et de son insistance sur l'Église libre et la dénomination, jusqu'à Swatos, Geertz, Glock, Stark, Bainbridge et autres contemporains, se sont efforcés sur ce « troisième type » devenu – chemin faisant – un « type-culte » susceptible de supporter toutes les innovations, jusqu'à celle de l'« organisation invisible ».

On louera sans doute l'érudition de l'auteur. On pourra même passer sur tel de ses oublis (par exemple, unique et qui suffira, l'article de D. Martin sur le méthodisme comme dénomination sans avoir connu le stade de la secte) ; mais, qui pourrait tout connaître ? On admirera néanmoins et sans restriction la façon dont l'A. a su raccrocher ses recherches en « sociologie religieuse » à certaines théories générales de la

sociologie de l'organisation. Les pages consacrées à James Beckford et à son modèle de « système ouvert » de l'organisation religieuse (à propos des Témoins de Jéhovah) sont, de ce point de vue, à retenir. De même qu'on retiendra sans doute la tentative faite (au chap. 8, pp. 121-131) d'inscrire ses travaux (ceux de R.M.) dans les perspectives d'une « approche culturelle-symbolique ». Ce qui n'empêchera pas que certains lui reprocheront – probablement – d'accorder trop au symbolique et pas assez au socio-historique et à toutes ses composantes ordinaires. Dans tout cet ouvrage – et cet effort de mise en perspective et d'exploitation de points de vue divers – divergents souvent – on n'hésite pas à désigner le chapitre 9 et dernier, comme le seul dont la lecture repose le lecteur ; comme aussi le seul à partir duquel, sur des problèmes d'actualité (les mouvements d'Église à l'heure qu'il est, la communauté monastique de nos jours, et le cas du New Age comme « organisation invisible »), on aimerait deviser avec l'A. tranquillement.

Jean Séguy.

128.32

MARTIN (Philippe).

**Une religion des livres (1640-1850).** Paris, Cerf, 2003, 622 p. (bibliogr., index) (coll. « Histoire religieuse de la France » 22).

Le livre de piété est peu considéré dans les inventaires révolutionnaires des bibliothèques ecclésiastiques. Pourtant, la lecture pieuse occupe une place essentielle dans la France moderne. L'enquête menée par P.M. constitue un apport extrêmement précieux. L'auteur adopte une double démarche : chercher ce que les laïcs ont pu lire mais aussi découvrir les livres de piété en les considérant comme une source pour aborder le vécu religieux. L'A. doit donc définir, à partir d'un corpus de 2230 éditions issues d'un dépouillement des bibliothèques diocésaines de Lorraine et de Savoie, ce qu'est le livre de piété : un ouvrage imprimé en langue vulgaire, de petit format et un produit explicitement (mais pas uniquement) destiné aux laïcs. On trouve dans cet ensemble des recueils de prières, des romans pieux, des ouvrages de formation, de spiritualité et de dévotion. À partir d'une grille de dépouillement très détaillée, l'A. réalise une histoire globale et évolutive du livre de piété. Comme tout livre, il s'agit d'un objet. Il permet, dans un premier temps, de transmettre la Bible à défaut de la faire lire. La part des livres essentiellement construits à partir de l'Écriture Sainte augmente particulièrement entre 1690 et 1749 pour reculer après cette date et au XIX<sup>e</sup> siècle. Parallèlement, des